Compte-rendu, opéra. Milan, Teatro alla Scala, le 26 octobre 2017. Weber, Der Freischütz. Myung-Whun Chung / Matthias Hartmann



Compte-rendu, opéra. Milan, Teatro alla Scala, le 26 octobre 2017. Weber, *Der Freischütz. Myung-Whun Chung* / Matthias Hartmann. Prototype de l'opéra romantique allemand dont il constitue le chef-d'œuvre inaugural, le *Freischütz* n'avait pas connu les honneurs de la Scala depuis près de vingt ans. Heureuse initiative donc que de programmer cette œuvre qui fut admirée en son temps par Wagner, pour ses audaces harmoniques et la recherche d'une unité tonale, l'usage emblématique des cors et la puissance impressionnante de l'orchestre. La nature devient grâce à Weber l'un des sujets de l'opéra et la célèbre scène de la Gorge aux loups, qui impressionna le public berlinois de 1821, l'un des défis les plus stimulants pour un metteur en scène. La nouvelle production milanaise, il faut l'avouer, ne déçoit guère.

Weber à la Scala : un Myung-Whun Chung impérial



La lecture de Matthias Hartmann, longtemps directeur de l'opéra de Vienne et l'un des piliers de la Rhurtriennale sous l'ère Mortier, constitue incontestablement l'un des points forts de la soirée. Le metteur en scène allemand prend précisément cette scène de la Gorge aux Loups comme décor unique de tout l'opéra, comme pour mieux marquer l'importance paradigmatique de ce qui marque le point d'orgue du drame fondé sur l'opposition entre le monde des chasseurs et celui des forces démoniaques. Un fond noir avec la silhouette d'un loup et de la vallée dessinée au néon, des troncs d'arbre géants aptes à susciter la terreur se mêlent aux costumes

particulièrement bigarrés de **Susanne Bisovsky** et **Josef Gerger**, tandis que des danseurs habillés en monstres donnent corps au cauchemars des protagonistes : le tableau oscille entre l'étrangeté reposante d'un Caspar David Friedrich et celle plus inquiétante d'un Füssli. Mais si l'on aurait préféré une lecture parfois plus virulente dans la représentation de l'inquiétude qu'incarne cet opéra faustien, on ne peut que remercier Hartmann de n'être pas tombé dans les travers les plus détestables du *regietheater*.



Pour défendre cette œuvre à plus d'un titre redoutable, la distribution réunie est hélas inégale. Aucun chanteur ne démérite pourtant. Dans le rôle de Max, **Michael König** est souverain et déploie sa voix de Heldentenor moelleux avec

panache, même si on regrette un timbre insuffisamment projeté (et souvent couvert par l'orchestre) et surtout manquant de personnalité. L'inquiétant Kaspar est magnifiquement défendu par **Günther Groissböck**, voix de braise, dont la présence scénique stupéfiante n'est ternie que par quelques difficultés dans le registre aigu. Les deux voix féminines n'appelleraient que des éloges, si l'Agathe de **Julia Kleiter**, parfaitement homogène et au joli timbre de soprano léger n'était surpassé en puissance et en projection par l'Ännchen espiègle d'**Eva Liebau**. Tous les autres rôles, en particulier l'Ottokar solide de **Michael Kraus**, le Kuno de **Franck Van Hove** (qui est aussi la voix inquiétante de Samiel) et l'Ermite de **Stephen Milling**, sont impeccables, tout comme le sont les quatre demoiselles d'honneur, ainsi que le chœur plus d'une fois sollicitée.

Mais le grand vainqueur de la soirée est sans nul doute **Myung-Whung Chung** qui, dès l'ouverture, obtient de l'**orchestre de la Scala** des sonorités magnifiques, d'une grande densité, riche en vibrations (dans la célèbre tempête à la fin de l'acte deux), tout en sachant également faire preuve d'une incroyable transparence (dans l'invocation à la nuit d'Agathe au début du second acte par exemple), soulignant de la sorte à quel point l'orchestre est l'un des protagonistes de l'opéra. Ses gestes amples et une concentration constante transmise aux musiciens comme aux chanteurs, suggèrent une conception presque sacrée de la musique, et rappellent ceux de Carlo Maria Giulini, dont il a été le prestigieux élève.



_____

Compte-rendu. Milan, Teatro alla Scala, Carl Maria von Weber, *Der Freischütz*, 26 octobre 2017. Michael Kraus (Ottokar), Franck Van Hove (Kuno), Julia Kleiter (Agathe), Eva Liebau (Ännchen), Günther Groissböck (Kaspar), Michael König (Max), Stephen Milling (Ein Eremit), Till von Orlowsky (Kilian), Céline Mellon, Sarah Rossini, Anna-Doris Capitelli, Mareike Jankowski (Demoiselles d'honneur), Franck Van Hove (voix de Samiel), Orchestre et chœurs de la Scala de Milan, Myung-Whun Chung (direction), Matthias Hartmann (mise en scène), Raimund Orfeo Voigt (décors), Marco Filibeck

(lumières), Susanne Bisovsky et Josef Gerger (costumes), Bruno Casoni (chef des chœurs).

GRAND ENTRETIEN avec Jesse Mimeran… à propos du concert #BECLASSICAL



GRAND ENTRETIEN avec Jesse Mimeran… En prélude au concert exceptionnel annoncé **ce 17 novembre 2017 Salle Cortot**, où pas moins de 11 jeunes talents parmi les plus prometteurs de leur génération se produiront, le ténor et directeur artistique de l'événement, Jesse Mimeran, explique ses motivations, précise les enjeux de ce récital unique pour les jeunes musiciens…

Quel est le profil spécifique de tous les jeunes musiciens, instrumentistes et chanteurs qui se produisent ce 17 novembre 2017 à CORTOT ? Quel est pour vous le but de cet événement ?

JM: Et bien tout d'abord bonjour et merci pour cet entretien, j'en profite pour saluer chaleureusement vos internautes. Cela fait déjà plusieurs années que j'ai un projet comme celui-ci. Je trouve que cela a toujours eu du sens que d'associer plusieurs jeunes talents lors d'un même concert, ça se fait

rarement et cela offre plusieurs choses. Notamment celle de réunir le public expert, le public le plus érudit du classique qui je pense connaît bien les artistes de notre concert ou du moins la plupart, et un public peut être plus novice, car un concert de 11 jeunes artistes permet véritablement d'apporter une manière différente de percevoir « l'esprit concert » : la jeunesse offre ça, la jeunesse offre une fougue, une folie peut être mais certainement une intensité d'âme qu'il ne faut je crois jamais perdre, et il me semble que le public apprécie cela. D'une certaine manière, notre jeunesse permet un concert plus intime et une relation plus proche avec le public. On va, au cours de cette soirée, je pense, partager énormément de choses avec les spectateurs, des émotions, des pleurs et des rires mais aussi et surtout la musique.

11 jeunes talents classiques et romantiques

Nous avons parmi nous des artistes extraordinaires qui ont même parfois gagné plusieurs des plus grands concours au monde. Je pense à **Yan Levionnois**, à **Alexandra Conunova**, ou encore **Anaïs Gaudemard** chez les instrumentistes qu'on ne présente plus ; ils ont remporté les prix les plus prestigieux au monde de leurs instruments et font partiee des plus grands de leurs générations voire toutes générations confondues. Et nous pourrions continuer ainsi avec chaque artiste de ce concert, **Manuel Vioque-Judde** à l'alto est un gagnant de Los Angeles et du concours de L'Ile de Man, deux des plus prestigieux. **Joséphine Olech** à la flûte est depuis septembre, première flûte solo du Philharmonique de Rotterdam à seulement 23 ans. **Raphaëlle Moreau** est quant à elle premier violon du Gustav Malher Jugendorchester, un orchestre de jeunes musiciens basé à Vienne et fondé par le grand Maître Claudio Abbado avec lequel elle fait des tournées mondiales et au-delà de ça, elle mène une carrière solo et de chambriste de haut

rang à seulement 21 ans. Au piano, un rôle clé pour ce concert, **Célia Oneto Bensaïd** qui est très estimée, est une des seules pianistes à exceller en tant que soliste mais aussi chambriste et même comme chef de chant ce qui est rarissime pour son âge et même si cela est plus ou moins confidentiel, elle enregistrera plusieurs albums l'an prochain ; c'est une artiste à suivre et on est heureux de l'avoir parmi nous. Chez les chanteurs dont je fais moi-même parti pour ce concert, **Ivan Thirion**, notre baryton est considéré comme l'un des plus grands de sa génération ; il mène une carrière internationale ; **Amélie Robins** est une soprano qui monte en France et ailleurs, elle a toutes les qualités pour faire une belle carrière : la voix, le jeu scénique, l'interprétation, le physique et le charisme. Notre Mezzo nous vient d'Estonie : **Dara Savinova** a fait une partie de ses études avec Ivan à l'Opera Studio de Zurich qui est très réputé mondialement, elle a un timbre magnifique et un niveau assez incroyable pour son âge. Puis le Ténor ce sera moi, **Jesse Mimeran**, c'est toujours peut être plus difficile de parler de soi-même, mais je peux dire que je ferai tout pour tenir mon rang aux côtés d'artistes aussi merveilleux.

Donc si je dois dire quel est le but de ce concert, certes unir des talents extraordinaires, faire découvrir peut être d'autres talents légèrement moins connus, unir les chanteurs et les instrumentistes venant parfois de pays différents mais surtout voir le concert autrement et envahir la salle d'une intensité d'âme profonde, d'une fougue qui nous unit tous finalement avec le public pour échanger des émotions et je pense que tous les ingrédients sont réunis pour cela.

Quel est votre sentiment sur la récente évolution du milieu musical depuis ces 5 dernières années, concernant l'émergence des jeunes talents et les conditions de se faire connaître ?

JM: Je pense qu'on a véritablement de quoi être fier des artistes actuels comme de la jeune génération et on espère grandement aussi des futurs. C'est vrai que l'ancienne génération, celle d'après-guerre a connu une apogée de génies que ce soit en termes de chanteur comme d'instrumentistes mais nous avons une très belle jeune génération, notamment en France parmi d'autres pays comme l'Allemagne, la Suisse, les Etats-Unis et d'autres… On a la chance d'avoir des artistes actuels qui se font de plus en plus populaires suivant les exemples de Pavarotti et Callas pour les chanteurs et peut-être des styles particuliers comme celui de Nigel Kennedy pour certains instrumentistes en espérant qu'il y ait d'autres Daniel Barenboïm aussi pour toucher un grand nombre de gens et permettre à la fois que le public se renouvelle, et pour passionner les enfants à notre art pour justement qu'il y ait la possibilité de faire émerger de futurs grands artistes.

Concernant les manières de se faire connaître, on est peut-être et certainement pas uniquement dans la musique classique dans une apogée de la communication. On a beaucoup parlé d'une société de consommation, on est peut-être rentré dans l'ère de la société de communication avec Internet notamment, ça a ses défauts et ses bienfaits mais en tout cas cela permet véritablement de toucher un maximum de personnes à travers le monde entier, sans frontière ni barrière, donc pourquoi s'en plaindre ? Bien au contraire, il faut, je pense, utiliser tous les outils à notre disposition pour faire découvrir notre musique, notre style, nos personnalités et que cela se propage le plus possible, tout en étant innovant et en sachant se démarquer.

Concernant le programme artistique du concert, comment avez-vous conçu le passage de chaque artiste, sa participation avec les autres ? Sur quels critères ? Pourquoi de la musique romantique ?

JM : Pour moi c'était comme une évidence que tout le monde devait être visible, de la même manière, et chercher une certaine équité dans ce concert ; c'est pourquoi il y a autant de musique de chambre que d'Opéra dans ce programme. On a donc cherché les répertoires possibles; et ça n'a pas toujours été simple mais on y est arrivé tous ensemble, je tiens vraiment à dire que ce projet résulte d'un travail d'équipe, chacun y a mis du cœur; et c'est une grande fierté à titre personnel. Pour les chanteurs, nous avons souvent tendance à mélanger les époques et les styles lors de nos concerts, agir par ordre chronologique notamment; et passer de Mozart à Puccini en quelques minutes par exemple; mais l'une des conditions des instrumentistes étaient de préserver davantage de cohérence dans le programme ; on a hésité sur plusieurs thèmes et finalement, c'est celui du Romantisme qui l'a emporté. Seul Debussy fera exception à cette règle mais nous sommes très heureux de notre programme et nous avons hâte de le faire découvrir au public. Je pense véritablement que #BECLASSICAL est une promesse, cela veut dire soyons classiques mais intenses !

Propos recueillis en octobre 2017.

LIRE aussi notre présentation du concert à la Salle Cortot, #Beclassical, vendredi 17 novembre 2017, 20h30
http://www.classiquenews.com/beclassical-11-jeunes-talents-a-decouvrir/

CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca)



CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca). VIRTUOSITÉ INTERIEURE… Nos première simpressions sont très favorables. Ne vous y trompez pas : malgré le visuels qui affiche deux Lolitas sous l'ombrelle, se cachant d'un soleil napolitain ?, il s'agit bien d'un récital atypique qui touche par son intériorité et sa finesse introspective… D'emblée deux airs soulignent l'entente artistique des deux interprètes. **Caldara** développe une langueur à la fois sensuelle et mélancolique, très vivaldienne, dans le premier **air de Nitocris (« Fortuna e Speranza »)** où le violoncelle se fait double d'une âme languissante, dessinant avec elle, en écho rubané, des arabesques tendres et affligées. Qu'il s'agisse de **Cecilia Bartoli** mezzo au timbre si caractérisé, ou de la violoncelliste **Sol Gabetta** dont le sens des nuances

intérieures s'épanouit sur le même mode intérieur, l'air redouble de caresses intimes, plis et replis d'une pudeur en extase contrôlée, filigranée grâce à l'exquise sensibilité des deux artistes en dialogue chambriste, soit 10 mn de pâmoison tenue, incarnée, à double chant. **Le magnifique air de l'Arianna de Haendel**, – plus de 9 mn-, qui est aussi un lamento d'une bouleversante intensité, accrédite cette accord intérieur à deux voix d'une très belle cohérence artistique. Le violoncelle argumente, développe, dessine l'humeur implorante exprimée par la voix, comme une prière solitaire, celle d'Arianne à Naxos, l'amoureuse abandonnée par Thésée. Dans cette intériorité contemplative, se rélève un Haendel rêveur et douloureux, d'une saisissante vérité psychologique. Aucun doute, ces deux artistes là se sont bien trouvées.
Récital autant instrumental que vocal, les deux interprètes ont choisi de conclure leur programme par le **Concerto pour violoncelle de Boccherini (n°10 en ré majeur G 483)** où c'est bien l'étonnante vocalité de l'instrument soliste, associé au hautbois dans le mouvement lent, qui s'épanouit, au point de donner l'impression que le chant de la mezzo qui a précédé, colore encore les volutes très fines du violoncelle, au chant riche en velouté moiré, suave, introspectif.



Original par son programme, associant deux sensiblités parmi les plus intéressantes et les mieux abouties de l'heure, **Dolce Duello** est un programme présenté en création lors du dernier festival estival de **GSTAAD (Menuhin Festival & Academy 2017)** ; la lecture et ses choix de répertoires, tiennent leurs promesses et renouvellent l'approche baroque par un sens commun de la subtilité (une qualité rare car beaucoup d'ensembles parmi les plus récents continuent de confondre baroque et virtuosité pure). Cecilia Bartoli et Sol Gabetta font ici la preuve d'un éloquence intérieure, mêlant virtuosité et profondeur des intentions, finesse et intelligence des options expressives… Deux immenses interprètes qui ont le génie du partage, voire

de la complicité assumée, inspirée… nouveau modèle artistique à suivre ? **Prochaine grande critique, le jour de la sortie de l'album, soit le 10 novembre 2017, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.**

_____

Illustration (tableau du XVIIIè français, à gauche) : **Jean Ranc** vers 1715, à l'époque de la Régence naissante, soit contemporain de Haendel, peint le mythe de Vertumne et Pomone. Deux silhouettes sous l'ombrelle : raffinement des couleurs … vénitiennes, et nuances entre ombres et lumière. L'art de la nuance et des teintes intermédiaires, troubles… est une qualité commune entre la peinture de Ranc et l'approche si ciselée des deux interprètes Cecilia Bartoli et Sol Gabetta dans leur nouvel album à deux voix, » **DOLCE DUELLO**« …



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende,

soprano (1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical). Milan, avril 2017. Que s'est il passé en Italie pour cet enregistrement qui se révèle être un flop ? Déception parmi les jeunes divas, en particulier de la part d'un jeune talent bellinien pourtant prometteur. On espérait beaucoup (trop peut-être) du second album de la sud africaine Pretty Yende : dans « Dreams » (après « A Journey », premier cd carte de visite, prometteur il est vrai – malgré la faible tenue de l'orchestre), son rêve s'écroule car le style si piquant, vif argent de ses derniers engagements, (on la vu encore sur la scène de Bastille dans Lucia en octobre 2016 :LIRE notre compte rendu critique de Lucia avec Pretty Yende), s'efface ici pour un style standardisé, international, « lisse », et artificiel qui rien que virtuose et « poseur » voire démonstrativement scolaire, devient hors sujet pour un programme où devait régner la subtilité et l'intériorité bellinienne. Même son français reste paresseux chez Gounod et Meyerbeer… La diva nous avait habitué à mieux, beaucoup mieux. Quelle désillusion.

FLOP… Hélas la diva si prometteuse perd de sa fraîcheur expressive pour un calibre de couleur standard, uniformisé qui manque singulièrement de caractère et s'agissant du répertoire français, d'articulation claire. Tout est joué dès le premier air où sa **Marguerite (Faust de Gounod) patine sur le plan de l'articulation** : aucune voyelle et des accents surjoués voire maniérés qui déforment le texte et fait perdre 60% de l intelligibilité. Son air des bijoux s'écroule. Curieusement le timbre se durcit, la voix roucoule en couleur outrée qui manque de finesse. Et surtout de sobriété. Qu'elle veuille

chanter en français soit, mais il faudrait choisir un meilleur répétiteur. Et reprendre sérieusement son articulation.
L'agilité et la facilité de la coloratoure fascine évidemment mais elle n'est que technique et échoue à transmettre réellement un sentiment car ici tout est abordé de la même façon virtuose, voire systématique sans comprendre les enjeux dramatiques de chaque air.
Comble de la contradiction : a contrario de sa prestation écoutée sur la scène de Bastille il y a un an déjà (octobre 2016), **YENDE fait ici en studio, une Lucia impersonnelle**, très agile certes, mais comprend-t-elle ce qui se joue quand la pauvre amoureuse et folle, devenue criminelle, imagine voir Edgardo ? L'évocation de l'harmonie céleste peine à nous saisir d'autant que l'orchestre est joli, fleuri, et minaude… comme elle.
Quelle déception ! Ce côté lisse uniquement soucieux de beau son et de virtuosité, reste hors sujet quand on conserve en tête ce qu'ont exprimé ici les grandes belcantiste : Callas, Caballé ou Anderson. Celles qui ont su inféoder la technicité (que YENDE a) à l'expression et au style.
Devenue star trop vite, la jeune femme sud africaine aux promesses « sidérantes », aussi immenses qu'une Jessye Norman quand elle se présente alors au premier concours Bellini en 2009, a perdu toute qualité expressive, toute intelligence du texte, toute vérité du chant. Une machine à vocalises, un instrument vocal capable d'émettre toutes les notes mais sans les investir d'une intention sincère. Alors on pense à un gâchis… Que s'est-il passer ? Imparfaitement préparée ou mal coachée tant le français est instable, on reste sur la réserve car ici tout est réalisé de façon artificielle ou perce le manque de finesse.

Un rien cocotte et minaudante, absente de toute profondeur, **la diva enchaîne ensuite Linda de chamonix ; las, n'est pas Gruberova qui veut** : toutes les notes sont là mais égrénées comme sa Lucia précédente. La grille stylistique n'a pas variée et les nuances sont les mêmes : ce Bellini brille en

pure et creuse virtuosité.

Plus expressifs mais exigeant une précision dynamique autrement plus proche du texte, les deux Bellini qui suivent font paraître les mêmes limites : agilité mais intentions imprécises, et maniérisme interchangeable. Sa **Straniera** figure de l'héroïne sacrifiée par excellence qui se pâme et s'oublie avant la mort, manque de simplicité comme de relief et d'urgence comme de terreur intérieure (comment pourrait-il en être autrement avec un orchestre aussi épais et sirupeux ?).
Même ratage pur Amina de La Sonnambula : la diva manque d'intention expressive, de justesse dramatique ; c'est joli et rien que fleuri.

Le Meyerbeer hélas s'avère encore plus redoutable pour un français exotique qui reste hors contexte et dans l'air riche en vocalises évidemment, totalement incompréhensible quand il est chanté. Du reste l'air de Dinorah devient l'emblème même d'une artiste encore prometteuse qui se perd dans son propre chant enivré, narcissique, déconnecté d'expression et de sentiment.
Le bel canto n'est pas qu'une affaire de vocalises et d'agilité… ce second recueil raté édité pour Sony le démontre hélas de façon exemplaire. Allons diva YENDE reprenez vous ou changez de coach. On oubliera vite ce volume qui mal préparé et enregistré à la hâte, gagnera à être remisé dans un placard. La jeune cantatrice mérite mieux et l'on attend son prochain disque d'un opéra intégral où l'on pourra juger de son éclat recouvré dans la durée d'une partition complète.

LIRE notre critique compte rendu complet du cd A journey… Pretty Yende (Sony classical, octobre 2016) / Bel enregistrement d'une jeune diva bel cantiste alors très prometteuse…



CD, compte rendu critique. « A journey »… Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes… (1cd Sony classical) – Jeune souveraine du beau chant… Coloratoure exceptionnellement douée, la jeune soprano sud africaine **Pretty Yende** (à peine trentenaire en 2016) fut révélée avant tout dès 2010, lors du premier **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini**, seule compétition (française) dédiée aux spécifiés du chant bellinien (c'est à dire préverdien); son chant sûr et raffiné s'affirme ici au sommet de sa jeune carrière, telle une nouvelle Jessye Norman, alliant la grâce, le style, une technicité brillante et naturelle … au service des compositeurs lyriques d'avant Verdi : Rossini et son élégance virtuose ; Bellini et ses langueurs suaves d'une ineffable tendresse ; Donizetti, touche à touche géniale autant dans la veine dramatique et tragique que comique et bouffone… Soit de l'expressivité mordante et une noblesse naturelle doublée d'une technicité acrobatique avérée… autant de qualités qui lors du premier Concours précité, avait particulièrement marqué les esprits du Jury et du public.

Compte-rendu critique, danse. ANVERS, Opéra des Flandres, le 21 octobre 2017.

Stravinsky, Martinez : Cherkaoui, Pite.

Compte-rendu critique, danse. ANVERS, Opéra des Flandres, le 21 octobre 2017. Stravinsky, Martinez : Cherkaoui, Pite. Depuis la nomination en 2015 du chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui (né en 1976) à la tête du ballet royal de Flandres, la programmation de cette compagnie s'est nettement tournée vers le répertoire contemporain, et ce à l'instar du virage artistique entamé en 1991 par son équivalent wallon, Charleroi Danses. Le tout premier spectacle de ballet présenté cette saison choisit de mettre en miroir trois oeuvres contemporaines de courte durée, dont une création mondiale dévolue à Crystal Pite. On pourra être surpris du choix de procéder à deux entractes, là où la durée totale des deux premières œuvres avoisine les cinquante minutes, ce qui aurait pu permettre une réunion opportune. Fallait-il, enfin, terminer par l'œuvre la plus longue et malheureusement très inégale, The Heart of August ?

La danse contemporaine à l'honneur à Anvers



Quoiqu'il en soit, on retrouve en première partie le ballet **L'Oiseau de feu de Stravinsky, créé par Cherkaoui** à Stuttgart en 2015 et présenté pour la première fois à Gand et Anvers, alors que Paris a accueilli une version pour deux danseurs à la fondation Louis Vuitton l'an passé (voir aussi son Boléro de Ravel présenté à Garnier au printemps : http://www.classiquenews.com/compte-rendu-danse-paris-opera-garnier-le-7-mai-2017-soiree-balanchinerobbinscherkaoui/). On regrettera d'emblée le choix de Cherkaoui pour la suite réalisée par Stravinsky en 1919, d'une vingtaine de minutes, là où le ballet intégral de 1910 est deux fois plus étendu. Les chefs d'orchestre font aussi souvent ce choix, faisant de la version longue une véritable rareté. Pour autant, le charme et le talent du chorégraphe flamand opère immédiatement, avec un mélange harmonieux de gestes contemporains et de figures classiques, mâtinés de gestuelles d'influence orientales et de nombreux portés. L'entrelacement virtuose des corps compose ainsi des tableaux poétiques qui se succèdent en rivalisant d'élégance, sans éprouver physiquement ses danseurs. Avec un soin particulier apporté aux transitions, tout autant qu'une mise en scène fluide et efficace autour de panneaux mouvants bougés à vue, Cherkaoui a la bonne idée de faire respirer son spectacle, en introduisant un séquençage basé sur des silences entre les morceaux, comme s'il suspendait le temps. Il faut dire que la direction splendide de Philipp Pointner, à la tête d'un superlatif Orchestre de l'Opéra des Flandres, n'est pas pour rien dans la réussite de cet enchantement sonore et visuel, prenant le temps d'étager, presque en sourdine, les

raffinements d’un Stravinsky inspiré tout autant par Moussorgski que par Rimski-Korsakov. On perçoit également combien la délicatesse d’un Ravel sut certainement s’abreuver à cette musique encore tournée vers le XIXème siècle, mais déjà annonciatrice des deux chefs d’œuvre suivants, Petrouchka (1911) et, dans une moindre mesure, Le Sacre du printemps (1913).



On reste sur les mêmes sommets de raffinement poétique avec les Ten Duets on a Theme of Rescue de Cliff Martinez (d’après la musique composée pour le film Solaris en 2002), chorégraphiés par la Canadienne Crystal Pite (né en 1970). Autour de douze spots de cinéma répartis en arc de cercle, l’éclairage en contre-jour baigné de fumigènes nous transporte dans une atmosphère étrange, presque fantastique, bien en rapport avec la bande son enregistrée, aux longs aplats

hypnotiques au synthétiseur, tous entrecroisés à la manière de la musique minimaliste. Les cinq danseurs forment et déforment des couples à l'envi, apportant davantage de fluidité, de dynamisme et d'impact physique par rapport à L'Oiseau de feu.

Après la pause, on découvre la dernière œuvre au programme, The Heart of August de Gavin Bryars, sur une chorégraphie d'Edouard Lock. Les gestes corporels se font plus saccadés, plus maniérés aussi, en des rythmes nerveux assez dérangeants. L'ensemble, assez inégal, déçoit surtout au niveau des éclairages envahissants façon concert de rock, dont les transitions maladroites se révèlent sans surprise, tandis que des panneaux descendent et remontent sans raison apparente sur les côtés. En fond de scène, l'HERMESensemble dirigé par Geert Callaert déçoit lui aussi à force d'approximations dans les accélérations et les aigus à la limite de la justesse au violoncelle, sans parler d'une cohésion qui n'évite pas certains décalages. Le public ne semble pas tenir rigueur de ces quelques imperfections en apportant, à l'instar des deux autres chorégraphies, un accueil chaleureux. Peut-être est-ce dû là à la musique toujours intéressante de Gavin Bryars qui se tourne tout autant vers Piazzolla (la présence de l'accordéon renforçant ce parallèle) que la musique minimaliste ? Quoiqu'il en soit, on conseillera vivement ce spectacle pour les deux premières œuvres, d'une perfection technique et d'une hauteur d'inspiration dignes de l'excellente réputation de l'Opéra des Flandres.

_____

A l’affiche de l’Opéra d’Anvers jusqu’au 28 octobre 2017.
Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra des Flandres, le 21 octobre 2017.
1 : Stravinsky : L’Oiseau de feu. Orchestre de l’Opéra des Flandres, direction musicale, Philipp Pointner / chorégraphie, Sidi Larbi Cherkaoui.
2 : Cliff Martinez : Ten Duets on a Theme of Rescue (d’après la musique du film Solaris). Chorégraphie, Crystal Pite.
3 : Gavin Bryars : The Heart of August. HERMESensemble, direction musicale, Geert Callaert / Chorégraphie, Edouard Lock. / illustrations : © F Van Roe 2017

LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur)

LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur). Jean-Sébastien Bach, le 5è évangéliste réalise dans sa musique la fusion admirable et stimulante de la lumière et du salut. L’incarnation qui se développe dans sa musique, qui donne la parole (chorals) à l’assemblée des croyants atteint dans son oeuvre une vérité inestimable. Tel l’arpenteur admiratif, l’auteur relève chaque aspect du grand oeuvre légué par Jean-Sébastien (Messes, cantates, cycles instrumentaux, …), ce qui fait surtout son « urgence » : un baume accessible pour notre

époque « où règnent l'incommunication, l'exclusion, le malentendu (car) seul Bach sait encore rassembler et réconcilier ». Après le fameux « indignez-vous », Bach, de l'esprit des Lumières en son aurore, à la terreur du XXIè naissant, propose une autre alternative, le « réconcilions-nous ». Sa musique apaise, guérit, sauve : « elle nous recentre. Elle nous refait citoyens du meilleur des mondes. il faut découvrir ce Bach salutaire… ». En 45 chapitres, et 250 pages, André Tubeuf se concentre sur la musique et la vie du Bach visionnaire, à la fois humble et fraternel, humaniste et serviteur, prophète pour des mondes meilleurs. Prochaine grande critique du **livre André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur),** dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, le jour de la parution : **le 2 novembre 2017.**

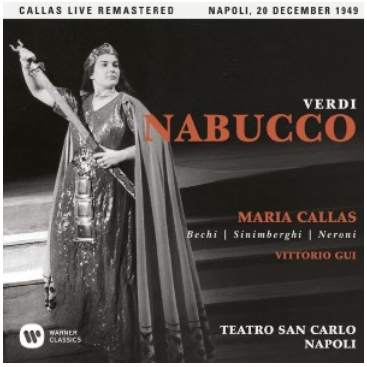
Cd, réédition. CYCLE MARIA CALLAS (1/3) chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE…



Cd, réédition. MARIA CALLAS I chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE… Warner classics réédite pour les 40 ans de la disparition de Maria Callas à Paris (ce 16 septembre 2017), nombre de ses enregistrements décisifs parmi lesquels s'imposent les premiers essais convaincants réalisés en Italie, dès 1949, à Naples, Rome, Florence. Ainsi s'affirme et dans des emplois ambitieux, déjà éprouvants pour l'interprète – actrice autant que chanteuse, le tempérament et la vocalité d'une artiste complète, capable d'incarner et d'exprimer les tiraillements intérieurs de personnages complexes tels Abigaille, Kundry, Elena… Souvent alors, la jeune diva, pas encore trentenaire, démêle sous le noeud des intrigues de l'Histoire biblique, médiévale, spirituelle, les intentions cachées et progressives des profils psychologiques concernés. Femme ambitieuse, pècheresse flamboyante puis servante repentie, patriote amoureuse et d'une rare loyauté en sentiments, la Callas à ses débuts foudroie déjà par la justesse de ses choix artistiques, par l'intensité de son tempérament dramatique.

Né en 1923, Sophie Cecilia Kalos née à Manhattan (USA) de parents grecs, s'affiche alors à 26 ans avec un aplomb déterminant, où percent déjà sens dramatique, présence impétueuse et vocalità expressive. Car la jeune cantatrice ne fait pas que chanter les notes, elle les vit, capable déjà d'une maturité exceptionnel, précise et sûre de ses

intentions.
3 productions heureusement enregistrées (3 live remastérisés en 2017), témoignent de son apparition à la phénoménale sincérité : Nabucco (1949) au San Carlo de Naples ; Parsifal à Rome en novembre 1950 ; enfin I Vespri Siciliani sous la direction du légendaire d'Erich Kleiber (le père de Carlos), à Florence en mai 1951. Celle qui n'a pas encore réalisé sa transformation physique (en sirène people et glamour au tournant des années 1953 – 1954, alors sur la scène de la Scala de Milan), affirme un tempérament manifeste servi par les possibilités vocales étonnantes de son ample mezzo-soprano.



NABUCCO, Naples, Teatro San Carlo décembre 1949. C'est la première production intégrale enregistrée où paraît Callas, et sa première et seule Abigaille scénique de sa carrière : facilité des vocalises, sens du drame, impériale ardeur, la jeune Maria âgée de 26 ans a déjà tout d'une grande interprète : la fureur et la tendresse sur une tessiture dont elle maîtrise toutes les facettes émotionnelles, et toute les nuances expressives.



PARSIFAL, Rome, Auditorium della Rai, novembre 1950. Voici la seule Kundry de Callas, et déjà à 26 ans, le troisième et ultime personnage wagnérien qu'elle a incarné (après Isolde et Brunnhilde). Affichant ses formes généreuses sur la couverture, Callas Kundry est une créature vocalement sulfureuse et voluptueuse, entièrement dévolue à perdre le jeune Parsifal qui ignore qu'il est le Sauveur. Puis, prenant conscience de sa nature perverse et démoniaque, la sirène séductrice évolue, à présent habitée par la culpabilité et le

repentir final… Déjà le chant de la jeune Callas a tout compris des enjeux de cette femme clé dans l'opéra de Wagner, son testament spirituel. L'enregistrement est incontournable pour qui veut connaître les qualités d'actrice et de chanteuse de la jeune Maria Callas en Italie. De surcroît dans un répertoire qu'elle ne chantera plus après.

I VESPRI SICILIANI, Florence, Mai musical 1951. Aux côtés de Boris Christoff (Giovanni Procida), la duchesse Elena de Callas éblouit par sa sûreté dramatique : l'actrice a encore gagné en finesse et en assurance d'intonation. La subtile baguette de Kleiber père dessine la fresque historique et amoureuse conçue par Verdi avec une autorité qui frappe par son intelligence et sa subtilité. En pleine occupation française, les siciliens entendent s'insurger et chasser l'étranger gaulois… Sicilienne de coeur, Elena aime Henri qui pourtant se range du côté du gouverneur Montfort, en réalité son propre père. Phrasés, nuances, vocalises sidérantes et précision de chaque inflexion émotionnelle : son Elena saisit par son éclat dramatique, sa justesse expressive, d'autant qu'alors, l'ouvrage est peu joué (comme aujourd'hui : mais les Elena verdiennes sont-elles encore de ce jour ?). De fait, Callas donne un relief saisissant à un personnage féminin héroïque, éreintée par la question politique, submergée par le souffle de l'histoire violente : malgré ses actions, les Siciliens assassineront bel et bien tous les Français. En version remastérisée, ces 3 premiers legs discographiques réédités par Warner classics sont des musts pour tous.

CD événement, récital

lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical)



CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical). COUP DE TONNERRE sur la planète lyrique et révélation inouïe (l'événement le plus intéressant en cette rentrée lyrique 2017) : **le rossinien déjà divin, Juan Diego-Florez, se révèle mozartien miraculeux**. Dès le début du programme, la saisissante suractivité de l'orchestre, scintillante et rafraîchissante retient l'attention tout d'abord, dans une prise réverbérée comme il faut, où jaillit comme un torrent doué d'une irrésistible et saine vitalité, le ténor Juan Diego-Florez, puissant, articulé et naturel, soutenu idéalement, au legato impériale. Face à son **Idomeneo**, à la fois nerveux et héroïque, mais aussi ardent, les instruments se mettent au diapason de son chant solaire à la tenue éblouissante. Cela trépigne, s'agite, traversé par une étonnante énergie, sertie d'élégance et de finesse. Intensité, nuances expressives et grande intelligibilité : ce personnage Mozartien que l'on croyait connaître, pour l'avoir tant de fois, ailleurs, écouté sur scène, gagne un surcroît de relief, une autre identité ; en lui se dresse un héros inquiet donc nerveux. Habité par une profond questionnement. Cette instabilité émotionnelle servie par une technique vocale infaillible demeure ici captivante.

Puis le texte en allemand semble premier, primitif, d'une

juvénilité naissante ; la couleur est idéale et exprime au plus juste, la vérité du prince Tamino, un être pur et loyal qui ne demande qu'à être initié à l'amour. Accordé au vol agile des instruments, la voix se fait dévoilement d'une tendre et vive volonté ; ce Tamino, dans les intentions et dans la clarté olympienne du chant, dans l'intensité de la ligne, est là aussi exemplaire.

Surtout se précise **l'Ottavio de Don Giovanni,** dont Diego Florez chante les deux airs : éperdu, amoureux mais statique ; excellent aussi par leur justesse expressive. Le voici ce héros de carton pâte, vainqueur du monde et des escrocs s'ils sont à bonne distance. Mais que ce chant épris a de noble simplicité, d'ivresse enchantée ; le ténor péruvien rossinien ès mérite (et avec quelle finesse ardente), est bien un divin Mozartien ; son legato est une caresse plus irrésistible que les violences de Don Giovanni. Que ne chante t-il le rôle sur scène dans une production et l'on verrait immédiat ce qui fait l'épaisseur du personnage quand ailleurs et trop fréquemment, il n'est soit qu'édulcoré ou caricaturé. Sublime incarnation.

Son **TITUS** éblouit par son humanité, celle d'un cœur terrassé par l'exemple moral et l'amour transcendant qu'il reçut de Bérenice. Soudain ce chant se fait leçon et apprentissage d'un humanisme devenu fraternité concrète et vivante ; et la vérité du dernier opéra de Mozart prend alors son sens: ce qu'apporte le ténor au personnage est incomparable. L'idéal politique surgit devant nous : Titus fut bien ce « délice du genre humain » dont parle les historiens de l'Antiquité. Le témoignage prend tout son sens ici, c'est comme si le chant intense et embrasé et pourtant naturel de Diego-Florez se galvanisait lui-même en cours de réalisation, dévoilant / renforçant les enjeux dramatiques. Stupéfiant en agilité et justesse des intentions, ce chant a l'impact d'une balle ; la précision et la couleur décochées frappent au cœur : la vaillance en grâce du second Titus reste déconcertante. Mais ce n'est pas fini :

Son Ferrando (Cosi fan tutte) est justement victime extasiée de l'amour ; cœur immolé sur l'autel des sentiments qui se dévoilent : la séquence est un absolu d'une irrésistible ardeur… Qui nous rappelle ce qu'un Alfredo Kraus, hier, fut aussi capable de réaliser : soit parler en chantant et inversement. Où a-ton écouté un tel murmure lyrique, articulé, incarné, si juste ? Le sublime est l'ordinaire de ce disque superlatif et l'on se dit dommage que Decca chez qui le ténor a enregistré tous ses Rossini fulgurants, rate ainsi ses Mozart miraculeux…

Chant étincelant
Quand il chante Mozart
JUAN DIEGO FLOREZ sublime texte et musique comme s'il les créait

Même poésie vocale pour son **Belmonte**, à la fois sincère, tendre, en ivresse suspendue dont les instrumentistes font le frère de Tamino dans cette lueur émotionnelle d'une justesse elle aussi absolue. Honneur au pupitre des bois (clarinette, flûte, bassons au relief majeur), en complicité intérieur avec le pianoforte idéalement calibré lui aussi, et d'une discrète mais constante couleur, tout au long de ce récital d'une musicalité parfaite. Ici le chant ivre du ténor est bien celui de Mozart lui-même, amoureux éperdu de sa récente épouse Constanze. Le **Dalla sua pace (2è air d'Ottavio)** étire la texture enchanteresse d'un legato unique à ce jour, et là encore, c'est Mozart, son personnage, la situation et le chant tout court, qui en sortent transfigurés ; votre serviteur avec. Merci au chanteur de ciseler en un format idéal, son chant de velours et de diamant : chanter juste jamais fort

mais intensément. Voilà la clé d'un belcanto enfin réalisé.



Et bénéficiaire d'un chant souverain qui a bien compris que rien ne justifiait un trop plein de puissance, s'il n'était finement canalisé, le ténor divin nous crédite en fin de programme d'**un superbe air de concert de 9mn : « Misero! O sogno….**Aura, che intorno spiri », KV 431 pour le ténor et ami Johann Valentin Adamberger. Déjà romantique avant l'heure, avec des éclairs instrumentaux faisant surgir les climats fantastiques et hallucinants de la situation, l'épisode nage entre deux eaux expressives : Sturm und drang et empfindsamkeit à la fois, entre tempête et murmure, Juan Diego-Florez, versatile, ciselé, diseur exceptionnel, subjugue mot par mot par son intelligence du texte et des climats émotionnels qui se succèdent. Le disque révèle l'immense Mozartien, le sublime bel cantiste, le ténor à la voix d'or. Ce disque est un miracle musical. **CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.**

Le premier disque Mozart du Rossinien Juan Diego-Florez est la meilleure expérience musicale vécue depuis une décennie. Réaliser un tel programme à ce moment de sa carrière, relève d'un prodige, d'une seconde naissance. Gloire au ténor. Sony confirme donc sa première place comme label des plus grands ténors actuels (Juan Diego-Florez y brille donc aux côtés de … Jonas Kaufmann).

_____

JUAN DIEGO-FLOREZ chante Wolfgang Amadeus Mozart : airs lyriques.

« Fuor dal mar », Idomeneo
« Si spande al sole in faccia », Il re pastore
« Se all'impero », La Clemenza di Tito
« Del più sublime soglio », La Clemenza di Tito
« Dalla sua pace », Don Giovanni
« Il mio tesoro », Don Giovanni
« Un'aura amorosa », Così fan tutte
« Dies Bildnis ist bezaubernd schön », Die Zauberflöte
« Ich baue ganz auf Deine Stärke », Die Entführung aus dem Serail
« Misero! O sogno….Aura, che intorno spiri », KV 431

CD, compte rendu critique, opéra. MOZART : Juan Diego Flórez, ténor. La Scintilla Orchestra. Riccardo Minasi, direction. Durée : 51 mn – 1 cd Sony Classical

---

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra-Comique, le 19 octobre 2017. Kein Licht. Philippe Manoury : Kein Licht. Julien Leroy / Nicolas Stemann.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra-Comique, le 19 octobre 2017. Kein Licht. Philippe Manoury : Kein Licht. Julien Leroy / Nicolas Stemann. Première création du mandat d'Olivier Mantei, directeur de l'Opéra Comique depuis 2014, Kein Licht sur des textes d'Elfriede Jelinek, Prix Nobel de la Paix, vient bouleverser les esprits des auditeurs rue Favart en cet automne 2017. Présenté comme un « thinkspiel » ou pièce à

penser, aux sujets de la catastrophe nucléaire de Fukushima après le tsunami de 2011, ainsi que l'investiture de Donald Trump au Etats-Unis cette année, le spectacle voit 4 chanteurs sur scène et un orchestre mélangeant instruments classiques et traitements électroniques orbiter autour des performances de grand impact des comédiens : Caroline Peters et Niels Bormann.

« Kein licht » – Pas de lumière
La réalité qui dérange, ma non troppo



Nous sommes très rapidement saisis d'un sentiment de cohérence

artistique profond devant la levée du rideau. La scénographie quelque peu apocalyptique, mais surtout fabuleusement atomique de Katrin Nottrodt, avec les costumes très fluo de Marysol del Castillo, tout comme la création 3D pendant la performance, le chien sur scène du début à la fin, ou encore la scène qui s'inonde de dégâts nucléaires capturée en « selfie » par les comédiens et retransmis en live sur des écrans… Juste quelques exemples jaillissant à l'extérieur d'une conscience indéniable qui palpite à l'intérieur. Avec cette commande et création, l'Opéra Comique rappelle et se rappelle son histoire comme grand lieu de création contemporaine, bastion de la modernité, pétillant et effréné à côté de ses « grands cousins jumeaux », plutôt classiques Bastille et Garnier. A l'instar des créations notoires au théâtre national comme Carmen de Bizet ou Pelléas et Mélisande de Debussy, Kein Licht de Manoury risque de devenir un spectacle dont la postérité se rappellera après une incompréhension voire une perplexité initiale. Nous félicitons l'esprit novateur et osé du directeur et l'encourageons à continuer dans sa démarche de grande valeur.

S'il ne s'agît pas d'un opéra dans le sens typique du terme, … 4 chanteurs sur scène y interprètent des morceaux de texte de Jelinek selon leurs possibilités. Il y a là un parti-pris artistique qui cache derrière lui, un questionnement philosophique important ; ce n'est pas la question de tuer l'artifice dans l'art (chose incohérente et contre-intuitive, voire impossible), mais de faire de l'art devant n'importe quelle circonstance. Alors, comment seront les shows dans une ère post-apocalyptique ?



L’approche cette nuit peut avoir quelque chose de clairvoyant. Ainsi, les chanteurs chantent comme ils peuvent, se débrouillant plus ou moins au milieu d’un endroit insolite où des fils électriques frôlent des dégâts liquides qui coulent. Si la question bien classique de la vraisemblance titille certains esprits (ils se posent toujours la question de pourquoi Rosina, Figaro et Almaviva chantent un trio avant la fuite à la fin du Barbier de Séville), nous sommes ici au paroxysme. La réponse à la question, bien sûr, ne se trouve jamais en dehors de la réalité matérielle immédiate, au contraire, elle est au centre. Ici, pendant un des moments forts (et ils sont nombreux) où la scène s’inonde, les comédiens ne cherchent pas à fuir la scène, ils font des « selfies » et enregistrent des « snaps » avec plein les yeux, sourires loufoques et nonchalance totale. Pourquoi se sauver ? Pourquoi faire X ou Y d’extraordinaire, de courageux quand on

n’est que « le deuxième violon » et que « celui-là ne peut rien faire. Il réagit seulement » ? (citations du livret).

La cohérence artistique de cette production unique en son genre se voit y compris dans les couches les plus subtiles de signification. Bien qu’il ne s’agisse pas d’un opéra formel ni traditionnel, la pièce évoque et reflète non seulement l’actualité qui est la nôtre avec son texte et les jeux (et les enjeux !), elle exprime aussi la forme musicale classique par excellence, la sonate, mais dans la mise en scène plutôt, où le chant du chien ouvre et clôture le show, … brillante récapitulation. Les chanteurs Sarah Maria Sun, Olivia Vermeulen, Christina Daletska et Lionel Peintre (ainsi que le quatuor vocal du Choeur du National Theater in Zagreb) sont à la hauteur du pari, bien que les vedettes soient vraiment les comédiens Caroline Peters et Niels Bormann.
L’orchestre United instruments of Lucilin avec les réalisations électroniques de l’IRCAM participe activement à l’atmosphère déconcertante mais jamais ennuyeuse du spectacle. Les performances sont toutes sans exception harmonieuses et concordantes en plein milieu du désordre nucléaire et identitaire, voire carrément anthropologique tel que représenté sur scène. Une pièce à penser dont nous parlerons et reparlerons encore et encore. Félicitations à toutes les équipes et particulièrement à Olivier Mantei pour l’idée devenue spectacle, dont la réalisation finale s’avère bouleversante de cohérence et de profondeur.



Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Comique, le 19 octobre 2017. Kein Licht. Philippe Manoury, compositeur. Nicolas Stemann, mise en scène. Caroline Peters, Niels Bormann, acteurs. United instruments of Lucilin, Orchestre. Julien Leroy, direction musicale. Illustrations : Kein LIcht de Philippe Manoury © V Pontet Opéra-Comique, PARIS, 2017

CD événement, annonce. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli / Sol Gabetta (1 cd Decca)



CD événement, DOLCE DUELLO (Decca). VOIX et VIOLONCELLE : Cecilia Bartoli et Sol Gabetta en duo… Créé au GSTAAD Menuhin Festival & Academy le 29 août dernier, le programme *Dolce Duello* met en scène l'accord exceptionnel du mezzo moelleux et agile de **Cecilia Bartoli** avec le chant voluptueux, éloquent du violoncelle de **Sol Gabetta**. Dans le Baroque, plus qu'ailleurs, l'expressivité dépend des interprètes capables d'incarner la puissance des sentiments suggérés… De surcroît le timbre du violoncelle se plie avec délices aux courbes acrobatiques et à l'ivresse parfois sombre de la soie vocale de Cecilia Bartoli. Les deux artistes articulent et cisèlent chacune la ligne vocale de l'instrument, la couleur et les intentions intimes de la voix. Comme en un jeu de miroir, les deux chants dialoguent, se répondent, fusionnent aussi dans l'expression des passions de l'âme. Elles défendent la même conception millimétrée des nuances, des accents, jouant aussi la carte des climats et du caractère propre à chaque pièce.
Cette attention portée à la charge émotionnelle du verbe comme de la note façonne un concert qui tout en associant deux éléments imprévus, démontrent l'étonnante littérature musicale, instrumentale et lyrique qui existe, en particulier depuis l'âge Baroque, pour la voix et le violoncelle. L'alliance des deux timbres apporte une tendresse de ton, des couleurs intérieures rares et profondes. On doit à Christoph Müller, intendant du Gstaad Menuhin Festival & Academy ce souci de la création et de l'excellence, sachant favoriser

l’éclat de nouveaux programmes qui brillent grâce à la passion des artistes qui les défendent. Sol Gabetta est depuis des années une fidèle interprète à GSTAAD pendant l’été. Ambassadrice du plus grand festival estival en Suisse, la violoncelliste a le mérite de surprendre ainsi dans un programme inédit.

De Caldara à Vivaldi, de Handel à Boccherini, le duo Bartoli / Gabetta ose la fusion des timbres



Sur la trace des castrats créateurs de la plupart des airs ici restitués (en première mondiale pour certains), Cecilia Bartoli a sélectionné en complicité avec Sol Gabetta plusieurs airs d’une langueur virtuose rare (Caldara dont deux airs sont retenus, Domenico Gabrielli – ici la révélation de l’album, mais aussi Haendel ou Vivaldi…), – certains réalisant l’équation délicate de l’agilité et la sincérité expressive, cependant que Sol Gabetta, en conclusion du programme joue le Concerto opus 34 de Luigi Boccherini, d’une virtuosité là encore intérieure dont la soliste toujours très subtile, éclaire le parcours sentimental et émotionnel avec les instrumentistes de Cappella Gabetta (Andres Gabetta, direction).

Programme du cd Dolce Duello :

01. Antonio Caldara : « Fortuna e speranza« , Air de Emirena extrait de Nitocri (1722)

02. Tomaso Albinoni : « Aure andate e baciate« , Air de Zefiro extrait de Il nascimento dell’Aurora (1710)

03. Domenico Gabrielli : « Aure voi de’ miei sospiri« , Air de Inomenia extrait de San Sigismondo, re di Borgogna (1687)

04. Antonio Vivaldi : « Di verde olivo », Air de Vitellia extrait de Tito Manlio (1719)

05. Georg Friedrich Haendel : « What passion cannot Music raise and quell!« , Air extrait de Ode for St. Cecilia’s Day (1739)

06. Antonio Caldara : “Tanto e con sì gran pena », Air extrait de Asaf extrait Gianguir (1724)

07. Georg Friedrich Haendel : « Son qual stanco pellegrino« , Air d’Alceste extrait de Arianna in Creta (1734)

08. Nicola Porpora : « Giusto Amor, tu che m’accendi », Air d’Adone extrait de Gli Orti esperidi (1721)

09-11. Luigi Boccherini : Concerto pour violoncelle, op. 34

———-

CD événement, annonce: DOLCE DUELLO (Decca). Cecilia Bartoli et Sol Gabetta – Parution le 10 novembre 2017. Prochaine grande critique du cd Dolce Duello le jour de la parution du cd – Gradn entretien exclusif avec Sol Gabetta à venir sur CLASSIQUENEWS.COM

+ d'INFOS (teaser vidéo, séance de promotion sur le site dédié http://www.dolceduello.com

LIRE aussi notre Dépêche 1 annonçant le cd DOLCE DUELLO chez Decca / et la tournée européenne reprenant le programme passionnant de ce disque aux nombreuses partitions méconnues voire recréées ainsi

